

À l'ombre de son nez, trois heures ont paru courtes

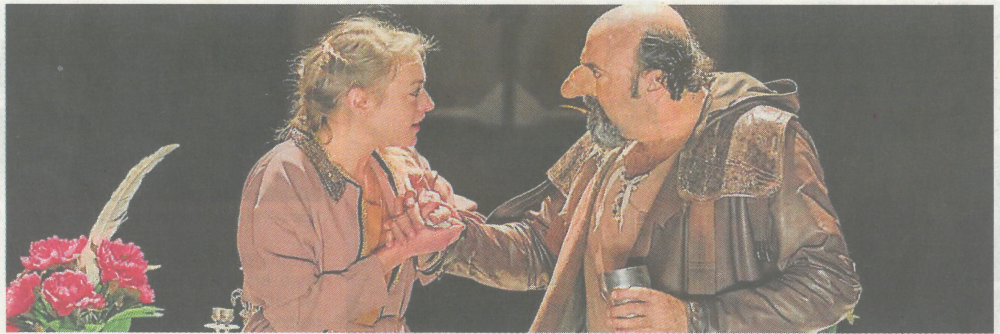
C'est un Cyrano épuré mais intense qui s'est joué mardi et mercredi au Carré. Du début à la fin de l'envoi, il touche.

Foin de reconstitution strictement historique. D'office, une batterie en travers de la scène et une viole de gambe. Dans un réflexe bougon, on se dit que le metteur en scène a voulu faire son malin et casser le genre.

Mais en fait ça résume parfaitement le nœud de la pièce : d'un côté rythme et percussion, panache et bravades du Cyrano gouaillieur, gascon extraverti, pétri d'orgueil. De l'autre un archet nostalgique qui trahit sa plus profonde faille, celle d'un enfant que sa laideur a tenu loin des femmes, y compris de sa mère.

D'ailleurs, batterie et viole glissent, tout comme les grands panneaux nus modulant le décor. Le XVII^e siècle est évoqué du bout des lèvres, par des costumes vaguement d'époque. Mais l'essentiel est dans l'ardeur que déploient les douze acteurs remplissant une cinquantaine de rôles, avec drôlerie (Le comte de Guiche, épatant pédant) et émotion, tous au service d'un texte forcément ciselé puisqu'écrit en alexandrins.

Des vers pas rasoirs comme dans Racine, mais jubilatoires, qui font rimer « virgule » à « coagule », « vergogne » à « charogne », appellent la mort « le seuil bleu » et comparent le baiser à « un infini qui fait un bruit



Roxane et Cyrano, de la Compagnie de la jeunesse aimable, épurés et magnifiques.

d'abeille ».

Festin de mots

L'orgueil de Cyrano, son refus du compromis, plongent leurs racines dans le romantisme, mais un romantisme qui fleurit ici le rôti et le chou à la crème. Apologie de la nourriture chez le pâtissier Ragueneau qui régale les poètes affamés, au siège d'Arras quand elle vient à manquer.

Cyrano, lui (excellent Eddie Chignara), ne dévore que sa Roxane, seule « robe à être passée dans (sa) vie », et uniquement des yeux. Son seul plaisir est de lui déclarer sa

flamme à travers la bouche ou les lettres de Christian, son beau mais peu disert compagnon d'armes.

L'essence de cette pièce, que Rostand lui-même trouvait ardue à monter, est ici subtilement restituée, aussi bien dans la puissance du verbe que de la gestuelle des acteurs (Roxane sur son perchoir sirotant chaque phrase entendue : un délice. Ou comprenant qu'elle s'est méprise toute sa vie sur son vrai amoureux : un supplice).

Même la bataille, rythmée par la batterie, suggérée par un simple faisceau de lumière dans la fumée est

magistrale. Il est juste dommage de voir des nonnes barbuës au moment où l'émotion culmine.

Le public, plutôt jeune, a sagement applaudi. Quand c'est un triomphe qu'on aurait pu attendre.